

LES NOIRS ET LES BLANCS

La "Société normande de géographie," fondée à Rouen sous la présidence de M. Gabriel Gravier, a publié son premier bulletin presque entièrement composé de documents sur l'Afrique, ce qui lui donne l'attrait de l'actualité, joint à l'importance de la question en jeu. Le continent noir est l'objectif des études des géographes, des économistes, des gouvernants, en un mot, de tous ceux qui pensent. Les folles terreurs qui empêchaient nos pères de pénétrer dans ces vastes régions n'existent plus pour nous. C'est un monde nouveau, tout aussi acceptable que celui que nous a donné Colomb. L'Europe, "qui marche à béquilles," ne sait plus où déverser le trop plein de ses peuples; on lui crie: Allez en Afrique! Elle se demande qui désormais achètera ses montagnes de calicot, ses énormes amas de fer travaillé; on lui dit encore: l'Afrique! Le courant nouveau que la deuxième moitié de notre siècle va créer ainsi dans l'esprit et les actions des hommes, marquera largement dans l'histoire. Il est donc intéressant, même pour ceux qui, comme nous, sont plutôt trop riches en territoires innocents, de connaître ce qui se passe de l'autre côté de l'océan, et de suivre par la pensée ce mouvement qui va changer une partie de la face du globe. Déjà on peut dire que tout le littoral de l'Afrique est occupé par les grandes nations de l'Europe. Le chapelet de colonies naissantes qui encerclent ce continent va s'étendre vers l'intérieur. La carabine et la pioche à la main, l'homme blanc repousse l'homme noir; le chemin de fer anime la solitude; bref, une transformation est en train de s'opérer avec la rapidité qui distingue toutes choses depuis cinquante ans. La France veut traverser le Sahara pour atteindre le Soudan, beau et riche pays qui, du côté de l'ouest, n'est pas très-éloigné de sa colonie du Sénégal. Les Anglais travaillent à ouvrir des communications permanentes entre Zanzibar et les lacs que l'on reconnaît enfin comme les sources du Nil. Le Congo a été parcouru dans son entier par Stanley. Il ne reste qu'une petite tache blanche sur la carte d'Afrique, et tout cela s'est accompli en moins de temps que la durée de la vie d'un homme! Des millions d'individus, partiellement civilisés, existent au cœur de l'Afrique. Arriver jusqu'à eux, tel est le problème. La religion, la science, le commerce font des efforts inouïs pour y parvenir. La guerre même est employée contre ces races qui, aux yeux des blancs, ont toujours le tort de ne pas se soumettre assez vite et de n'accepter qu'avec répugnance l'existence nouvelle que nous leur imposons après les avoir vaincues.

Dans son discours d'ouverture, monsieur le président de la Société normande de géographie a fait, on peut le dire, le tour du monde, s'arrêtant partout où les connaissances géographiques ont fait naître un peuple, une industrie, une voie de communication. Dans ce tableau qui embrasse de si larges espaces, le Saint-Laurent n'est pas oublié. Voyons ces lignes:

Puisque je suis entré dans notre cher Canada, je ne le quitterai pas sans vous signaler ses travaux de canalisation. Un navire de 500 tonneaux, parti du port de Rouen, peut aller, sans rompre charge, par les lacs Ontario, Erie, Huron, jusqu'au fond du lac Michigan et du lac Supérieur. Par suite de nouveaux travaux, un navire de 1,500 tonneaux pourra, dès cette année, venir directement de Chicago à Rouen, avec un chargement complet de bois, de minerais, de tabac, de viande. Notons que cette intelligente canalisation dessert un pays assez vaste et assez fertile pour nourrir la moitié du globe. Je rappelle avec plaisir ces gigantesques travaux, faits avec un budget des plus modestes, parce qu'ils ouvrent à notre commerce le cœur de l'Amérique du Nord, parce qu'ils sont l'œuvre de descendants des héros qui succombèrent glorieusement avec Montcalm sous les murs de Québec.

Ainsi, notre jeune pays fait assez bonne figure, même à côté du canal de Suez et des autres merveilles de la science moderne.

BENJAMIN SULTE.

LE FOUET

JOUTE BRETONNE

Il y avait jadis à Guer et à Lohéac des compagnons du Fouet.

C'étaient sans doute de rudes jouteurs; mais ils étaient trop pauvres pour solder un historiographe, et trop peu lettrés pour écrire eux-mêmes le récit de leurs hauts faits.

A cause de cela, nous ne saurions point dire ce qu'ils firent pour la gloire, et nous constaterons seulement, en passant, que les combats au fouet remontent, en Bretagne, à des temps fort reculés.

Le fouet est une arme terrible. Les blessures qu'il fait, souvent mortelles, sont des plus difficiles à cicatrifier.

Il étourdit comme la massue; il étrangle comme le lacet des gladiateurs antiques; il frappe comme la balle et peut, comme le cimenterre, trancher les chairs et broyer les os.

Aussi les garçons de Lohéac disent-ils, en façon de proverbe:

"Fouet de la Saint-Jean, bon pied, bon cœur, bon œil, ne craignent bâton, sabre ni carabine."

Ce proverbe ne ment point.

Le fouet de la Saint-Jean (dans d'autres localités, c'est le fouet de la mi août, de la Trinité, etc., suivant l'époque où se livre le tournoi rustique) est emmanché de court. Son "pied," pour nous servir de l'expression locale, est un fort bâton, sans flexibilité aucune.

Le fléau se compose de quatre filins de chanvre, câblés, ou de huit brins tressés; il est long de trois toises, souvent davantage; à l'endroit du renflement, il est gros comme le bras d'un homme, et va s'amincissant jusqu'à la mèche ou *coutisse*, qui est tordue à force, nouée de distance en distance et poissée.

Ce fouet, lancé à tour de bras par un virtuose, fait presque autant de bruit que la détonation d'un fusil de calibre; on l'entend d'une lieue sur la lande, et quand plusieurs exécutants se réunissent en concert, il faut, de nécessité, se boucher les oreilles ou s'enfuir.

C'est à la Garenne, gros bourg situé sur les confins de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan, qu'a lieu annuellement, le jour de l'Ascension, la plus belle fête des fouets de toute la Bretagne.

C'est une véritable passe d'armes, où l'on combat dix contre dix, vingt contre vingt, suivant le nombre des amateurs.

Les prix sont extraordinairement magnifiques.

En mil huit cent vingt-cinq, un gentilhomme du voisinage donna une timbale d'argent qui valait bien trois pièces de six livres.

Dix-huit francs, sans compter l'honneur!

Il dut y avoir ce jour-là bien des visages balafrés, bien des os moulus, bien des têtes fêlées!

Nous avions l'insigne avantage de nous trouver, de notre personne, à la fête des fouets de mil huit cent soixante-sept. Le prix était une demi-douzaine de mouchoirs à carreaux et une livre de tabac à fumer.

Tout de suite après la grand-messe, la place du bourg fut encombrée d'une foule compacte et impatiente. On sonna le *huchet* par trois fois; les champions ne se firent point attendre.

Ils étaient douze et se rangèrent six d'un côté, six de l'autre.

Les deux troupes étaient séparées par une telle distance que la longue lance des preux du moyen âge eût été, pour leur combat, une arme notablement trop courte. Entre les tenants de la même troupe, il y avait aussi une distance pareille.

Les combattants avaient, pour tout vêtement, leurs colottes courtes de toile feutrée et des chemises dont le tissu échappe à toute dénomination ayant place dans notre vocabulaire. Cette étoffe, en effet, est quelque chose comme du couzil porté à sa trentième puissance, c'est une exagération de la toile à voile, c'est de la ficelle tissée.

Leurs cheveux, longs par derrière, coupés carrément sur le devant, livraient au vent leurs masses incultes et libres de toute coiffure.

Leur bras gauche était nu. Leur bras droit, celui qui tenait le fouet, se trouvait protégé, depuis le poignet jusqu'au coude, par une sorte de brassard en cuir durci. Cette arme défensive augmentait singulièrement leur apparence belliqueuse.

Les deux troupes se distinguaient par la couleur des pompons de leurs fouets, qui étaient blancs pour les uns, rouges pour les autres.

—Méfiez-vous! dit à haute-voix un vieux paysan, à tête patriarcale, qui remplissait l'office de juge de camp.

Les douze paladins prirent aussitôt posture, le fouet élevé et la mèche retenue dans la main gauche.

—Drugez (ébattez-vous)! dit encore le vieux paysan: à la brave! haïte!

Les douze câbles sifflèrent à la fois, mais on n'entendit aucun claquement.

Les fouets, dans cette première attaque, prévue et facile à éviter, s'étaient rencontrés au passage. Le premier coup est toujours de nul effet.

Mais le second! ce fut une manière de changement à vue. Les plus adroits dégainèrent prestement leurs armes, et frappèrent à revers; quatre ou cinq balafres, longues, violettes, sanglantes, apparurent subitement, avant que les spectateurs eussent pu suivre la prodigieuse rapidité de l'attaque et de la parade. Puis on frappa encore, et tous les visages, à l'exception de deux, furent marqués.

—Ils en tiennent, mon Dieu donc! ils en tiennent, ah! dam, oui! disaient les curieux enthousiasmés; il n'y a que les deux Josille qui n'en ont pas; les deux crânes faucheurs qu'ils font... ah! mais dam!

—Ah! mais dam!... ça, c'est vrai qu'ils tapent bellement, mon Dieu donc! Ils sont là pour ça, faut pas mentir!

Et le juge du camp cria:

—Haïte! à la brave! Drugez!

Les deux Josille (Joseph) étaient deux gars de Pipriac, renommés pour leur habileté supérieure. Joseph Kaër était le général des Rouges; Josille Ferreu commandait les Blancs. Ils étaient en face l'un de l'autre. Tandis que leurs camarades frappaient à tour de bras, ils ménageaient leurs coups, sachant que le sort du combat dépendait d'eux en majeure partie.

Les deux Josille formaient entre eux plein contraste. Kaër était un grand garçon à la robuste carrure, au corps légèrement voûté; par ses travaux de labourage, au visage inertes et n'exprimant qu'une indomptable obstination.

Josille Ferreu, au contraire, n'avait pas cinq pieds de haut. Son maigre corps avait une apparence de faiblesse peu ordinaire aux paysans de ces contrées; mais il était tout nerfs, comme on dit, en dépit de l'Académie, et ses petits yeux verts, ronds, rapprochés, perçants, avaient une expression d'astucieuse audace, qu'augmentait la forme tranchante de son visage imberbe et osseux.

Un profane eût parié pour Josille Kaër, le grand Josille; mais les gars de Pipriac et de la Garenne savent le fouet par cœur du manche à la mèche, et le petit Josille avait ses tenants.

Ceux qui, à Longchamps ou à La Marche, ont vu sportsmen et sportswomen pencher hors des galeries leurs moustaches cirées ou leurs trop riches chevelures, et braquer le lorgnon sur *Gladiateur*, ou tout autre quadrupède savant, de sexe quelconque, honneur et profit de son heureux propriétaire, ceux-là peuvent se faire une idée de la curiosité anxieuse et pleine de passion qui animait nos spectateurs bretons.

Ils regardaient; leur âme et leur intelligence étaient dans leurs yeux; la foudre fût tombée au milieu d'eux sans attirer leur attention.

—Une chopine pour les Rouges! criait l'un.

—Ça tient! répondait l'autre; et une pinte itout pour les Blancs.

—Une pinte itout!... Et un pot, si le cœur t'en cause.

—Reste tranquille, notre homme! conseillait une prudente ménagère.

Mais empêchez donc un amateur de courses de parier cinq cents louis sur son favori—cinq cents louis ou cinq sous, car, à Paris aussi, les petites bourses s'en mêlent.

Le mari de la ménagère haussait les épaules, imposait silence à sa compagne par un geste inusité dans les salons, et reprenait en s'échauffant au jeu:

—Le cœur m'en cause, ma fâ dam oui! Un pot, ça tient! Ça tiendrait pour deux, mon filiot.

—Pour deux, tout de même. En veux-tu trois?

—Reste tranquille, notre homme!

Pauvre ménagère!

—Trois itout! Et quatre!

—Et cinq!...

Et ainsi de suite.

De sorte que les vrais gagnants à la fête des fouets, ce sont les cabaretiers.

Mais le combat se poursuit. L'acharnement arrive. On ne pare plus guère, tant on a grande passion de frapper.

Ecoutez! c'est un cliquetis diabolique, incessant: on dirait une fusillade.

Voyez! les mèches sont pisées à l'état d'étopes, mais elles se poissent de nouveau dans le sang de l'ennemi!

Les visages n'ont plus forme humaine; les longs cheveux se collent aux fronts baignés de sueur.

C'est le moment: pour qui pariez-vous? On tient depuis une chopine de cidre jusqu'à un pot d'eau-de-vie!

Pesez vos pochettes, et gagez suivant vos moyens.

La partie est égale. Les comparses, haletants, sont couverts de ble sures, mais le petit Josille, mais le grand Josille n'ont pas reçu un seul coup. On reconnaît le son éclatant et plein de leurs fouets, au milieu du fracas général. La première blessure qu'ils feront se verra de loin.

Que disions-nous? L'assemblée a poussé un long cri. Les tenants du petit Josille baissent la tête, tandis que les partisans de Kaër se livrent à d'enthousiastes démonstrations.

C'est que Kaër a étrenné!

Son fouet, habilement dirigé, a trompé la parade. Une spirale bleuâtre le long de laquelle suintent déjà des gouttelles de sang, tourne autour du bras gauche du petit Josille.

Celui-ci a chancelé, tant la douleur a été violente.

Mais la douleur et lui se connaissent. Il s'est remis en garde, et le chanvre de sa mèche claque, voltige, tourne, à six pouces du visage de son adversaire, ni plus ni moins que devant.

Quand deux bons chevaliers avaient longtemps martelé leurs hançarts sans entamer cette solide carapace, et qu'enfin une heureuse estocade, trouvant à point quelque jointure, mettait la première tache de sang sur l'éteincelant acier de l'épée, ce devait être un frémissement soudain autour de la lice. Les nobles hommes tré-pignaient d'envie, les demoiselles agitaient leurs écharpes, et les hérauts criaient:

—Gloire aux fils des preux!

A la Garenne, on n'aurait pu trouver ni nobles hommes, ni demoiselles, ni hérauts d'armes; mais nous avons peine à croire que la passion des joutes fût moindre dans l'assemblée rustique que dans l'illustre assistance qui entourait un champ clos chevaleresque.

—A la brave! Haïte!

—Bien sanglé, grand Josille! criaient les tenants de Kaër.

—Faut rendre ça, petit Josille! hurla le reste de l'assistance.

Le petit Josille ne bougea point, mais on put voir un malin sourire relever les deux coins de son étroite bouche.

Kaër, animé par son premier succès, fit un pas en arrière et lança son fouet avec une irrésistible vigueur. Le petit Josille ne para pas.

Seulement il pirouetta sur lui-même et envoya sa mèche mollement.

Sa corde décrivit dans l'air sa courbe accoutumée; au moment où elle allait retomber, le petit homme la tira avec vigueur.

—Une chopine pour les Rouges! criait l'un.

—Ça tient! répondait l'autre; et une pinte itout pour les Blancs.

—Une pinte itout!... Et un pot, si le cœur t'en cause.